

Le Riche, Mlle
La bataille de Neurode

LA BATAILLE DE NEURODE,

MÉLODRAME EN TROIS ACTES,

A grand Spectacle, mêlé de pantomimes, évolutions militaires, bataille, combats, incendie, démolition d'une forteresse, danses, etc.

PAR MADEMOISELLE L. R***

Musique de M. Leblanc, ballets de M. Hus, le jeune.

Représenté pour la première fois, à Paris, sur le théâtre de la Gaîté, le 7 Germinal an 13. (Jeudi 28 mars 1805.)



A PARIS,

Chez L'Auteur, rue St. Antoine, n°. 242, maison Hurel et beau-frère.
Le libraire, sous le vestibule du théâtre Français, rue de la Loi.

AN XIII. — 1805.

PERSONNAGES.

	EMPLOIS,	ACTEURS.
Frédéric II, roi de Prusse.	1er. rôle ou père noble.	M. Révalard.
Charles, baron de Streleim, amant de Batilde.	1er rôle ou jeune 1er.	M. Marty.
Le comte de Vermeisted, colonel prussien.	3e. rôle.	Camail St. Aubin.
Madame d'Alberstad, veuve du gouverneur de la citadelle de Spandaw.	1er. rôle ou mère noble.	Mme. Desarnaud.
Batilde, fille de Mme d'Alberstad, amante du baron.	jeune première.	Mlle. Planté.
Calper, ancien hussard attaché au baron.	premier comique.	M. Ribié.
Le comte de Voislberg, général autrichien.	troisième rôle.	M. Lafitte.
Peters, jardinier du château.	paysan ou financier.	M. Paschal.
Bastien, paysan niais.	deuxième comique.	M. Dumenis.
Un officier prussien.		M. Genets.

PERSONNAGES MUETS.

Deux pages.
Une femme-de-chambre de Mme. d'Alberstad.
Domestiques de Mme. d'Alberstad.
Soldats prussiens, soldats autrichiens.
Paysans, paysannes, enfans.

La scène est à Neurode, bourg situé dans le comté de Glatz, en Silésie.

LA BATAILLE DE NEURODE,

MÉLODRAME EN TROIS ACTES.

ACTE PREMIER.

(Le théâtre représente un parc d'une certaine étendue, de grands arbres s'élèvent dans le fond, d'autres sont placés çà et là sans symétrie. On apperçoit sur la droite un château auquel tient un pavillon, précédé d'un parterre fermé par une grille, qui s'avance un peu sur la scène. Du côté opposé, dans le fond, on voit une cabane de paysan, qui est la maison du jardinier.)

SCÈNE PREMIERE (*Il est nuit*).

LE BARON, sous le nom de Verner Calper, *est en habit de campagne; il porte un couteau de chasse par-dessus son habit, et deux pistolets à sa ceinture.* CALPER *est en habit gris, basques longues, chapeau rond; son sabre par-dessous son habit, et deux pistolets à sa ceinture.*

CALPER.

Enfin, nous voilà en sûreté.

CHARLES.

Hélas! est-ce un bonheur pour moi?

CALPER.

Comment morbleu! si c'est un bonheur? Etiez-vous mieux dans cette carrière, où nous étions enterrés comme des lapins, depuis six mois, et toujours dans la crainte d'être découverts.

CHARLES.

Tous mes malheurs seraient finis.

CALPER.

Jolie manière de finir ses maux ! Fi donc, Monsieur, y pensez-vous ? Croyez-moi, la dernière folie qu'il faut faire, c'est de mourir, et celle-là, il faut la faire le plus tard qu'on peut.

CHARLES.

De quel charme peut être la vie à présent pour moi, déshonoré, proscrits ?

CALPER.

Bah.... bah.. . un honnête homme se console avec sa conscience. Quels sont vos crimes après tout ? Vous avez fait l'amour en tout bien tout honneur : hé bien ! tous les eunes gens ne sont-ils pas amoureux ? Il se rencontre un frère qui s'avise de trouver mauvais que vous fassiez des visites à sa sœur ; il vous surprend avec elle : cela ne peut-il pas arriver à tout le monde ? Ce frère est un brutal qui ne s'explique pas, et qui débute par mettre l'épée à la main : un brave homme doit-il se laisser tuer comme un poulet? M Alberstad s'enferre de lui-même comme un étourdi ; tant pis pour lui, ce sont ses affaires ; et je ne vois pas qu'il y ait là de quoi se désespérer.

CHARLES.

Oui, mais les suites ; les suites ; voilà ce qu'il y a d'affreux.

CALPER.

Eh bien ! les suites ; elles sont toutes naturelles. Vous voulez vous mettre à l'abri pour donner le tems à vos parens, à vos amis d'assoupir cette affaire ; vous courez comme un fou, sans savoir où vous allez ; vous sortez de la ville, vous vous jetez dans unè forêt ; vous vous enfoncez dans une caverne. A peine avez-vous fait cette belle équipée, que tous les régimens reçoivent l'ordre de partir dans les vingt-quatre heures. Votre regiment est à son poste, vous n'y êtes pas. On part sans vous, vous ne re oignez pas. Le général rencontre un parti ennemi ; une affaire s'engage ; votre régiment fait des prodiges, et vous êtes absent. Le général ne pouvait dissimuler cette faute sans se compromettre ; il fait son rapport, assemble un conseil de guerre ; vous êtes condamné à la mort, et le roi ratifie la sentence.

CHARLES.

Et voilà ce qui me tue, être condamné par Frédéric, qui m'avait comblé de bontés !

CALPER.

Vous savez que Frédéric a juré de ne jamais pardonner des fautes de cette nature. Plus il vous a aimé, plus il a fait pour vous, et plus vous avez dû lui paraître coupable. Encore si vous m'aviez donné de vos nouvelles ! si vous m'aviez indiqué la route que vous aviez prises !

CHARLES.

Eh ! le pouvais-je ? Savais-je moi-même où le sort guidait mes pas ?

CALPER.

On peut tout, Monsieur, quand il s'agit de rassurer l'amitié alarmée ; mais c'est une chose faite, il n'y a pas de remède, n'en parlons plus...... Eh bien ! vous voilà mort au monde ; vous ne l'êtes pas pour l'amitié. Je m'attache à vous, je ne vous quitte plus : si je n'embellis pas votre vie, je vous aiderai du moins à la supporter.

CHARLES.

En vérité, Calper, je regrette la démarche que tu me fais faire. J'ai la vie en horreur.

CALPER.

Chansons que tout cela ; le plus fort est fait, nous voilà chez M. Frildeberg ; il n'aura pas oublié sans doute que sans vous il ne serait jamais sorti de la citadelle de Spandaw Pour prix de la liberté que vous lui avez rendue, il n'épargnera rien pour vous faire recouvrer la vôtre, et nous aidera à passer dans le pays étranger.

CHARLES.

Il faut donc renoncer à Batilde ?

CALPER.

Eh ! n'est-elle pas perdue pour vous ?

CHARLES,

Et ma mère !.... ma mère !....

CALPER.

Elle dénaturera son bien, viendra nous joindre ;

vous pourrez être heureux encore : et si vous n'avez point Batilde, eh bien, morbleu ! vous en épouserez une autre. Il y a de jolies filles en France, en Angleterre, tout comme en Allemagne.

(On entend le tambour, et l'on apperçoit la lueur des flambeaux.)

CALPER.

Diable ! qu'est-ce que c'est que ça ? (*Il s'avance dans la coulisse et revient aussitôt.*) C'est un parti d'Autrichiens qui s'avance par ici.

CHARLES.

O ciel ! comment leur échapper ?

CALPER.

Il n'y a pas à délibérer : cachons-nous dans ce fourré. Ma foi, s'ils nous trouvent, nous leur vendrons cher notre vie. (*Ils se cachent ; le détachement, éclairé par des flambeaux que portent des soldats, entre sur le théâtre et file dans le fond sans s'arrêter. Quand le détachement est passé, Charles et Calper sortent de leur cachette.*)

CALPER.

Il ne fait pas bon ici, il faut entrer chez M. Frildeberg.

CHARLES.

Oui, mais il serait à désirer que personne de ses gens ne nous vît. Je crois entrevoir de la lumière dans ce pavillon ; si nous pouvions ouvrir la grille.

(Ils s'approchent de la grille ; ils font des efforts pour l'ouvrir. Charles dit à voix basse.)

M. Frildeberg. M. Frildeberg.

SCÈNE II.

CHARLES. CALPER. PETERS.

(Au moment où Charles et Calper s'approchent de la grille, Peters, que le bruit du tambour et les flambeaux ont réveillé, sort de sa maison ; il apperçoit les deux hommes qu'il prend pour des voleurs ; il rentre chez lui, et en sort à l'instant même avec un fusil ; il les couche en joue, et dit :)

Hola ! coquins, qu'est-ce que vous faites là ?

CALPER, *se retournant avec précipitation, fond sur lui, lui applique un pistolet sur la poitrine.*

Qu'appelles-tu coquins? coquin toi-même, à bas le fusil.

CHARLES, *s'approche d'un autre côté, et présentant aussi un pistolet, dit:*

Si tu balances une seconde, tu est mort.

PETERS, *tombant à genoux et rendant son fusil, dit en tremblant:*

Le.... le.... voilà, Messieurs, ne me tuez pas. Haie! haie!....

CHARLES *se saisit du fusil.*

Relèves-toi, et ne crains rien.

PETERS.

C'est-il bien vrai?..... Vous ne voulez pas me tuer?

CHARLES.

Eh! non, te dis-je.

CALPER.

Qui es-tu?

PETERS.

Qui.... qui je suis?

CALPER.

Sans doute, qui es-tu?

PETERS.

Je suis.... mais, qu'est-ce que ça vous fait?

CALPER, *lui présentant le pistolet.*

Parleras-tu?

PETERS.

Hé bien! je suis.. .

CALPER, *fait un mouvement de colère.*

PETERS, *continue.*

Le jardinier du château.

CHARLES.

Voilà bien du mystère; tu ne pouvais pas dire cela tout de suite.

PETERS.

Dam! c'est que vous avez l'air....

CALPER.

L'air de quoi, marouffle?

PETERS.

De rien.... de rien, Monsieur. (*A part.*) De rien de bon.

CALPER.

Qu'est-ce que tu murmures là entre tes dents?

PETERS.

Ah! Monsieur, je disais.... je ne m'en souviens plus.

CHARLES.

Nous l'avons effrayé.

PETERS.

Ah! c'est ben vrai.

CHARLES.

Remets-toi, mon ami, nous ne voulons te faire aucun mal; conduis-nous seulement à M. Frildeberg, sans que nous soyons vus de personne.

PETERS.

A Mons...... à Monsieur Frildeberg? ah!.... ah!... vous voulez rire.

CALPER.

Mille morts! qu'est-ce qu'il y a donc là de risible? Apprends que le hussard Calper n'est pas plaisant.

PETERS, *avec ironie.*

Vous hussard? vous en avez l'habit vraiment.

CALPER.

Tais-toi, ne sais-tu pas que l'habit ne fait pas l'homme? Et si tu raisonnes encore, je t'apprendrai qui je suis, en mettant tes oreilles dans ma poche.

PETERS.

Oh! quel diable d'homme!

CHARLES.

Aussi pourquoi ne veux-tu pas nous conduire à M. Frildeberg?

PETERS.

Mais, c'est que ça n'est pas possible.

CHARLES.

Comment, cela n'est pas possible?

PETERS.

Eh ! sans doute, M. Frildeberg n'est plus ici.

CHARLES.

Que dites-vous ? M. Frildéberg.

PETERS.

Eh ! non, vous dis-je, il n'est plus ici.

CALPER.

Où donc est-il ?

PETERS.

Est-ce que je le sais, moi ? Tiens, il est drôle celui-là.

CHARLES.

De grâce, l'ami expliquez-vous ?

PETERS.

Mais, c'est tout expliqué. M. Frildeberg n'est plus propriétaire de ce domaine.

CHARLES.

O Ciel ! quel contre-tems !

PETERS.

Il l'a vendu depuis six mois. Tout le monde sait ça, et d'où sortez-vous donc ?

CHARLES.

Mais à qui encore a-t-il vendu ?

PETERS.

A une brave Dame, qui n'a ni or, ni bijoux, qui n'a jamais fait de mal à personne, et ce serait conscience à vous de lui en faire.

CHARLES.

Tout est perdu.... ! perdu sans retour..... ! où aller.... ? que devenir !

CALPER.

Du courage, Monsieur, du courage ; sortons d'ici, rentrons dans les montagnes ; il sera tems de se désespérer demain, si nous ne trouvons aucune ressource.

CHARLES.

Allons, il m'est impossible d'échapper à ma des-

tinée, je le vois..... Mais qu'entends-je? on parle dans ce pavillon.

(*Il s'approche de la grille, et écoute attentivement.*)

PETERS.

Ça se peut bien qu'on parle, il y a du monde dans le pavillon.

CHARLES.

Ciel! on a prononcé mon nom (*il écoute*); je n'entends plus que des mots sans liaison; mais la voix qui les articule, a pénétré jusqu'au fond de mon cœur. (*Il revient à Peters.*) Comment se nomme la Dame qui a acheté ce château?

PETERS.

Madame d'Alberstad.

CHARLES (*avec transport*).

Dieu! grand Dieu!... c'est Batilde que j'ai entendue.... c'est Batilde qui m'appelle. (*A Peters.*) Tu as sans doute la clef de cette grille? Donne-la moi..... donne-la moi?

PETERS.

Ah! ben oui, que je vous donne la clef, pas si bête.

CALPER (*le menaçant du pistolet.*)

Donneras-tu cette clef?

PETERS (*tremblant.*)

Ah, mon Dieu! ah, mon Dieu! que vous êtes terrible!

(*Il laisse tomber la clef, Charles la ramasse, ouvre la grille et entre dans le pavillon.*)

SCÈNE III.

PETERS. CALPER.

PETERS.

Ah! ma pauvre jeune maîtresse, que va-t-el' devenir?

CALPER.

Eh! qu'a-t-elle à craindre?

PETERS.

Que sais-je moi? Avec des gens comme ça.

CALPER.

Apprends, double démon, que des gens comme ça sont incapables de faire mal à personne, et sur-tout aux dames.

PETERS.

Vos paroles sont belles, mais vos actions n'y répondent pas.

CALPER.

En quoi donc nos actions sont-elles blâmables?......

PETERS.

Dam, trouvez-vous qu'il soit bien honnête de roder comme ça la nuit, de vouloir entrer de force dans un château, de m'exposer, moi, à être chassé pour vous avoir donné la clef?

CALPER.

Tu ne l'as pas donnée, tu l'as laissé tomber. Au surplus, sois tranquille, je te prends sous ma protection.

PETERS.

Voilà qu'est bien consolant.

SCÈNE IV.

CHARLES. CALPER. PETERS.
Et ensuite BATILDE.

(*Charles sort du pavillon, égaré, hors de lui; il vient tomber dans les bras de Calper.*)

CALPER.

Eh bien! eh bien! qu'avez-vous donc?

CHARLES.

Ah! mon ami, tout est fini, tu vois un homme au désespoir.

CALPER.

Eh! qu'y a-t-il donc de nouveau?

CHARLES.

Je l'ai vue, c'est elle..... Ce n'est plus elle.... J'en mourrai.....

CALPER.

Mais qu'est-ce que c'est que ce galimatias? C'est elle, ce n'est plus elle. Savez-vous bien, Monsieur, que vous abusez étrangement de ma patience?

PETERS.

Ma foi, je commence à croire que ce pauvre jeune homme est fou.

LE BARON (*à Calper.*)

Ah! mon ami, le croira-tu? Cette Batilde si douce, si enjouée, si aimable.

CALPER.

Eh bien!

LE BARON.

Elle a perdu la tête, sa raison est tout-à-fait aliénée; elle ne m'a pas dit deux mots de suite.

PETERS.

Oui; elle a comme ça quelque chose de troublé dans l'esprit; on dit que c'est le chagrin.

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENS. BATILDE.

(*En ce moment Batilde paraît à l'entrée de la grille; elle est vêtue d'une simple robe blanche; ses cheveux négligemment relevés forment toute sa coiffure; elle tient un flambeau à la main; elle s'avance lentement auprès du Baron, et dit:*)

BATILDE.

Si je pouvais le voir encore!

LE BARON.

Eh! qui, chère Batilde, qui désirez-vous de voir?

PETERS.

Ah! ah! ils se connaissent. Oh! bien, il n'y a rien à craindre; je m'en vais me recoucher.

BATILDE.

Le baron de Streilem.

LE BARON.

Il est devant vos yeux, il vous adore.

BATILDE.

Il ne viendra plus, il m'a abandonnée.

LE BARON.

Lui, il en est incapable.

BATILDE.

Le connaissez-vous le Baron?

LE BARON.

Hélas! elle ne me reconnaît pas.

BATILDE.

Il m'a fait bien du mal.

LE BARON.

Il en est inconsolable.

BATILDE.

C'est lui, dites vous, qui vous a envoyé ici..? C'est peut-être pour me séparer de ma mère....

LE BARON.

Chère Batilde, pouvez-vous croire?....

BATILDE.

J'avais un frère, je ne le vois plus; je ne sais pas ce qu'il est devenu.

LE BARON (*avec une profonde douleur.*)

Toutes les paroles qu'elle dit sont autant de coups de poignard qu'elle enfonce dans mon cœur.

BATILDE (*d'un air effrayé.*)

Dieux!..... n'entends-je pas des cris?..... C'est ma mère!...... Ah! venez, venez par pitié secourir ma mère!....

(*Elle entraîne le Baron, qui la suit, en donnant des marques d'un profond désespoir. Tout-à-coup Batilde pousse des cris douloureux, quitte le Baron, et tombe à travers la grille.*)

SCENE V.

Mad. D'ALBERSTAD. BATILDE. LE BARON. CALPER. Une femme-de-chambre. Domestiques du château.

Aux cris de Batilde, Md. d'Alberstad arrive suivie d'une femme-de-chambre et de plusieurs domestiques, dont deux portent des flambeaux. On trouve le Baron et Cal-

per relevant Batilde. Chacun se regarde avec étonnement. Tableau : les premiers soins de Mad. d'Alberstad se portent sur sa fille ; elle la remet entre les mains de sa femme-de-chambre et lui dit : remettez-la dans son appartement. *Ensuite elle approche du Baron, le reconnait, recule d'horreur, et s'écrie :*

Mad. D'ALBERSTAD, *élevant les mains au Ciel.*

Dieu tout-puissant ! le meurtrier de mon fils...! le séducteur de ma fille...! puissent les vengeances célestes tomber à l'instant sur cette tête coupable!

Au moment où Mad. d'Alberstad fixe le Baron et le reconnaît, il tombe anéanti dans les bras de Calper qui le soutient ; il se cache le visage de ses deux mains, et paraît près d'expirer. Mad. d'Alberstad continue :

Qui peut vous donner l'audace, Monsieur, de paraître en des lieux que vous avez rempli de deuil et d'amertume ?

LE BARON.

Ah ! madame, n'en accusez que mon malheur. J'ignorais que vous eussiez fait l'acquisition de ce château ; l'espoir d'y trouver M. de Frildeberg, est le motif unique qui m'y a conduit.

Mad. D'ALBERSTAD.

Les relations que vous avez avec M. de Frildeberg, ont du vous apprendre que cette terre ne lui appartient plus.

LE BARON.

Hélas ! Madame, depuis long-tems je n'ai eu de relations avec personne.

Mad. D'ALBERSTAD.

Je le crois ; je m'étonne même de vous voir encore au nombre des vivans. Et vous n'avez sans doute prolongé votre existence, au mépris de la loi qui vous condamne, que pour vous donner le barbare plaisir de venir contempler vos victimes, et me faire peut-être un nouvel outrage.

LE BARON.

Vous avez le droit de m'accabler, Madame, et je n'ai pas celui de me plaindre de votre rigueur. Mais jamais l'idée du crime n'est entrée dans mon cœur ;

et si vous y pouviez lire, vous le verriez plein de respect pour vous, et déplorant sans cesse la fatalité qui m'a rendu coupable envers vous.

Mad. D'ALBERSTAD.

Eh! que m'importent vos respects, vos douleurs? Me rendront-ils mon fils? me rendront-ils l'honneur de ma fille? Vous avez vu l'état où vous l'avez réduite; l'infortunée n'est plus que l'ombre d'elle-même. J'ai tout perdu; il n'est plus de bonheur pour moi sur la terre, et tous mes maux sont votre ouvrage.

LE BARON, *découvrant sa poitrine et lui présentant son couteau de chasse.*

Au nom du Ciel, Madame, vengez-vous, délivrez-moi d'une vie dont je ne peux plus supporter le poids. La mort me sera douce, en la recevant de votre main.

Mad. D'ALBERSTAD.

Non, Monsieur, c'est le glaive de la loi qui doit terminer vos jours; en vain vous cachez-vous dans l'ombre, la justice saura vous atteindre. Le Ciel aura pitié de mes douleurs: il entendra les cris d'une mère désolée, et ne permettra pas que la mort de mon fils demeure sans vengeance. *Elle rentre, ses domestiques la suivent: on ferme la grille.*

SCENE VI.

LE BARON, CALPER.

LE BARON *se jette la face contre terre, et dit:*

O terre! ouvre-moi ton sein? dérobe-moi pour jamais à la lumière?

CALPER *va et vient; il est dans une extrême agitation. Il s'arrête; ses regards se fixent douloureusement sur le malheureux jeune homme toujours courbé vers la terre.*

CALPER, *montrant le Baron par un geste.*

Quel état! morbleu! je crois que j'en perdrai la tête aussi. Pauvre jeune homme! son père est mort dans mes bras, j'espérais mourir dans les siens; je ne l'ai pas quitté depuis l'instant de sa naissance, et voilà que je vais le perdre, dans la fleur de sa jeu-

nesse..... Allons, allons, ne désespérons de rien encore, et tâchons de le tirer d'ici. *Il s'approche du Baron, le relève, en disant :* du courage, Monsieur, du courage.

Le Baron, en se relevant, prend un de ses pistolets, et veut le porter à sa tête. Calper lui saisit le bras, détourne le coup, et lui dit : Rendez-moi vos armes ?

LE BARON.

Jamais.

CALPER.

Vos armes ! ventrebleu ! vous me les rendrez, ou vous vous en servirez contre moi.

Il lui arrache ses pistolets et son épée. En ce moment, on sonne le tocsin dans le village ; on entend derrière le théâtre, le bruit des soldats qui se rassemblent. On crie aux armes! En ce moment, Peters sort de la maison, et s'avance sur la scène, d'un air très-effrayé.

SCÈNE VII.

LE BARON. CALPER. PETERS.

PETERS.

Ah ! mon Dieu !.... ah ! mon Dieu !... nous sommes perdus.... les... les Autrichiens.

CALPER *à Peters.*

Reste-là, je vais voir de quoi il est question.

PETERS.

Moi, rester là ! oh que non....

CALPER.

Reste-là, te dis-je, ou par la mort.....

LE BARON.

Qu'as-tu à craindre, ne suis-je pas avec toi ?

PETERS.

Belle défense. *Il s'apperçoit que Calper le menace, et dit en pleurant :* Ah ! je vois bien que c'est fait de moi.... il faut que je meure, ou par la main des Autrichiens, ou par celle de ce diable d'homme là.

CALPER *lui met quelques ducats dans la main.*

Tiens, prends ceci, et ne quitte pas ce jeune homme.

Il sort.

SCENE VIII.

LE BARON. PETERS.

PETERS, *regardant dans sa main.*

Tiens...! c'est de l'or..! eh..! eh...! c'est toujours bon à prendre.

LE BARON, *s'entretenant avec lui-même, sans faire attention à Peters.*

Vit-on jamais rien de comparable à mes malheurs?

PETERS.

Oui, c'est un malheur; un régiment tout entier qui vient d'arriver, et d'autres qui le suivent; ils vont tout mettre au pillage.

LE BARON.

Infortunée Batilde!

PETERS.

Elle ne sera pas plus épargnée qu'une autre.

LE BARON.

Cruel Calper! pourquoi m'as-tu enlevé mes armes?

Ici, Calper rentre sur la scène.

SCENE IX.

LE BARON. CALPER. PETERS.

CALPER *au Baron.*

Ma foi, les Autrichiens s'avancent en force, des fuyards viennent d'en apporter la nouvelle, tout est en tumulte dans ce village, il y règne une confusion du diable. Savez-vous, Monsieur, ce qu'il faut faire? Allons, ventrebleu! voici le moment: empêchons ces paysens de fuir, faisons-en des soldats, mettons-nous à leur tête; disputons à la troupe de ligne, l'honneur de cette journée; conservons à Mad. d'Alberstad, sa fortune, au roi la Silésie, ou faisons-nous tuer comme de braves gens. Marchons, ventrebleu! Laissez-là vos lamentatious, et souvenez-vous de Molvitz et de Cholusitz.

LE BARON.

Ah Calper! tu me rappèles à la vie; je sens que

la gloire peut m'animer encore. Oui, rendons ce service à la patrie, avant de l'abandonner pour jamais. Il faut des prodiges pour effacer mes torts; j'en ferai, n'en doutes pas, ou du moins j'aurai l'honneur de mourir les armes à la main. (*Calper lui rend ses armes*). (*A Peters*). Allez, mon ami, allez rassembler vos compatriotes, et dites leur que nous voulons sacrifier notre vie pour les sauver

PETERS.

J'y vais, Monsieur, j'y vais.

(*Il sort*).

SCÈNE X.

LE BARON. CALPER.

LE BARON.

Mais, Calper, je fais une réflexion, il faut nécessairement que nous allions offrir nos services au colonel qui commande ici; et le puis-je sans danger?

CALPER.

Et qu'avez-vous à craindre? vous n'êtes point criminel d'état; ce colonel ne vous connaît pas. Depuis six mois que votre affaire s'est passée, croyez-vous qu'on l'a toujours présente à la mémoire? Vous êtes à cinquante lieues de Berlin, personne n'a d'intérêt à vous nuire. Mad. d'Alberstad est la seule qui pourrait, par esprit de vengeance.. Eh! pensez-vous, morbleu! qu'une femme comme elle....

SCÈNE XI.

LE BARON. CALPER. PETERS. Troupe de paysans.

Les paysans entrent en foule sur le théâtre; ils vont, viennent, se heurtent les uns contre les autres; des femmes portant des paquets sous leurs bras; des enfans.

LE BARON, *allant au-devant des paysans.*

Où courez-vous, mes amis?

UN PAYSAN.

Où je courrons, belle demande? je fuyons l'ennemi.

LE BARON.

Il ne faut pas le fuir, il faut le combattre.

LE PAYSAN.

Le combattre ! c'est bientôt dit ; avec quoi?

LE BARON.

Avec du courage.

LE PAYSAN.

Mais ça ne suffit pas, il faut des armes.

LE BARON.

Nous en trouverons. N'y en a-t-il pas dans la ferme? Les gardes-chasse, les braconniers ont des fusils, et si cela ne suffit pas, vous avez des bêches, des pioches, des broches ; on se sert de tout dans le danger. D'ailleurs, écoutez-moi? En fuyant, que ferez-vous ? vous rencontrerez des ennemis à chaque pas ; vous ne pourrez leur échapper ; vous serez infailliblement massacrés. En vous réunissant, vous pouvez repousser l'ennemi, le vaincre ; sauver la vie à vos femmes, à vos enfans. Ce brave homme, (*montrant Calper*), qui a fait trente campagnes, se mettra avec moi à votre tête. Nous vous couvrirons de nos corps. Nous vous défendrons jusqu'à la mort. Vous avez ici un bataillon prussien ; l'officier qui le commande est un homme plein d'honneur et de courage, il nous secondera de tout son pouvoir : il a de l'artillerie. Nous saurons tirer avantage de la situation du pays où, les défilés sont difficiles, et où les autrichiens pourront bien trouver leur tombeau. Allons, amis, décidez-vous. Soyons camarades ; soyons utiles à la patrie, et vive la gloire !

LE PAYSAN.

Oui, nous vous suivrons, soyez notre chef, notre sauveur, vive la gloire!

TOUS LES PAYSANS.

Vive la gloire!

Le Baron et Calper se metten à la tête des paysans ; ils font le tour du théâtre ; ils sortent.

La toile tombe.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

(Le théâtre représente l'extrémité du village de Neurode, où se trouve placé sur la droite, une forteresse en ruine ; elle est fermée par un pont-levis, qui alors est baissé. Les murailles sont crénelées. Du côté de l'avant-scène, est une plate-forme, où sont placées des sentinelles. Sur la gauche, on voit des haies qui bordent des jardins du village. Au fond sont des rochers garnis de touffes de genêts et de ronces qui bordent un chemin creux. Ces rochers sont disposés de manière à ce que ceux du devant, n'interceptent pas ceux du fond).

SCÈNE PREMIÈRE.

CALPER. BASTIEN. Travailleurs.

Au lever de la toile, on voit pêle-mêle des officiers, des soldats, des paysans occupés à travailler. On entend raisonner la bêche, la pioche; on fait des abatis de branches d'arbres. Calper a repris son habit et son bonnet de hussard, son sabre et deux pistolets à sa ceinture. Il est au milieu des travailleurs, les encourage et leur distribue de l'eau-de-vie.

CALPER.

Allons, braves camarades, du courage, sarpejeu, vous allez voir une bien belle journée; ce n'est pas la première fois que Calper a rossé les autrichiens. J'en ai envoyé plus d'un dans le royaume de Pluton. Je veux lui donner aujourd'hui ceux qui me sont échappés à Hochstet, à Barcelonne, à Ramilies, à Turin, à Malplaquet, à Pterwaradin. Ventrebleu! je les tiens tous pour morts.

BASTIEN, *s'avançant d'un air niais.*

Monsieur le hussard?

CALPER.

Je ne m'appèle pas Monsieur, entends-tu ça?

BASTIEN.

Eh! comment donc faut-il vous appeler?

CALPER.

Mon sergent-major.

BASTIEN.

Eh ! bien, mon sergent-major, ne serait-il pas possible ?

CALPER.

Si fait parbleu ! camarade, tout est possible.

BASTIEN, *sautant de joie.*

Ah ! tant mieux.

CALPER.

De quoi s'agit-il ?

BASTIEN.

C'est que je voudrais bien me mettre dans un petit coin.

CALPER.

Ventrebleu ! dans un petit coin ! et pourquoi faire ?

BASTIEN.

Pour me cacher pendant qu'on se battra.

CALPER.

Pardieu, voilà un lâche coquin.

BASTIEN.

C'est que je n'aime pas la guerre.

CALPER.

Aimes-tu mieux que je te coupe les oreilles ?

BASTIEN (*pleurant.*)

Ah ! mon Dieu, vous me faites peur.

CALPER.

Écoute, tu ne connais pas les lois de la guerre, il faut te les apprendre. Un soldat qui se cache, ou qui s'enfuit, est pendu sur-le-champ.

BASTIEN.

Mais je ne suis pas soldat.

CALPER.

Comment tu n'es pas soldat ! Tu l'es devenu en t'enrôlant avec nous et en promettant de nous suivre.

BASTIEN.

Ah ! pour ça je n'ai rien promis.

CALPER.

N'étais-tu pas avec les autres, quand M. Verner leur a parlé.

BASTIEN.

Oui; mais ce n'est pas moi qui ait répondu.

CALPER.

Qu'importe? on a répondu pour toi. Il fallait dire alors que tu ne voulais pas être de la fête.

BASTIEN.

Vous appelez ça une fête! elle est belle.

CALPER.

Sais-tu bien que tu commences à m'échauffer les oreilles? Vas-t-en à ton poste, marche, et si tu bronches tu auras affaire à moi.

BASTIEN (*en s'en allant.*)

Vas-t-en à ton poste! Marche! Mon Dieu! que je suis fâché de ne m'être pas caché dans notre grange, on ne m'aurait pas trouvé.

CALPER.

Eh bien! te voilà encore!

BASTIEN.

Je m'en vas, là, je m'en vas. (*Il rentre parmi les travailleurs.*)

SCÈNE II.

Le Comte DE VERMEISTED. LE BARON en habit militaire, avec les distinctions de Major. CALPER. Les Travailleurs.

LE BARON.

Eh bien, Calper, nos travaux avancent-ils?

CALPER.

S'ils avancent? Morbleu! voilà qui est fini.

LE BARON.

En ce cas, voulez-vous bien, M. le Comte, nous faire l'honneur de passer en revue notre petite troupe

LE COMTE.

C'est vous qui l'avez formée, Monsieur, c'est à vous qu'appartient cet honneur.

LE BARON.

Vous seul avez droit de commander ici ; je borne toute mon ambition à servir sous vos ordres.

LE COMTE.

Vous le voulez, j'y consens.

(*Il donne l'ordre ; on bat la caisse. Calper fait ranger son monde ; il entremêle les paysans avec les soldats, etc. Calper leur fait faire l'exercice, après quoi le Comte les passe en revue. Calper pose des sentinelles prés de la forteresse ; il se met à la tête du reste ; ils forment une marche, et sortent en ordre.*

SCÉNE III.

LE COMTE. LE BARON. Sentinelles.

LE COMTE.

Je vous avoue, Monsieur, que je ne puis me lasser d'admirer votre courageuse résolution : mais comptez-vous beaucoup sur cette troupe formée à la hâte, que le moindre revers peut ébranler et mettre en fuite?

LE BARON.

Ne craignez rien, M. le Comte, vous ne connaissez pas le caractère de celui qui les commande. Il est homme à casser la tête au premier qui ferait la moindre lâcheté : et cet exemple, s'il était malheureusement nécessaire, contiendrait les autres. D'ailleurs, l'enthousiasme est un feu qui se communique rapidement ; tout homme de courage est naturellement guerrier. L'amour de la patrie, la défense de son pays et des objets qui font chérir la vie, suffisent pour enfanter des héros.

LE COMTE.

Je le sais ; mais malgré le renfort que votre énergie m'a procuré, nous sommes encore bien inférieurs en nombre, et le comte Voislberg s'avance avec des forces imposantes.

LE BARON.

Nous le vaincrons par la ruse, si nous ne pouvons le vaincre par la force. J'ai déjà fait faire des cou-

pures et des abatis sur sa route. J'y ai fait placer quatre pièces de canon qui sont bien masquées; elles prendront les Autrichiens en tête et les renverseront. S'ils poussent la valeur jusqu'à la témérité, s'ils s'avancent sur la batterie, les paysans placés sur les hauteurs qui bordent le ravin, les écraseront avec des quartiers de roche qu'ils ont détachés des flancs de la montagne. Il ne s'agit plus que de pourvoir à la sûreté de madame d'Alberstad, de sa famille, et à celle des femmes et des enfans de Neurode, qu'il faut faire passer dans la forteresse.

LE COMTE.

En vérité, Monsieur, vous m'étonnez; je ne conçois pas comment, si jeune encore, vous avez pu acquérir des connaissances si profondes dans l'art de la guerre.

LE BARON.

C'est que j'ai étudié sous un grand maître.

LE COMTE.

Je ne m'étonne plus que vous ayez communiqué votre enthousiasme à ces paysans. Je sens que vous m'électrisez moi-même, et je rends grâces au Ciel de m'avoir envoyé un secours tel que le vôtre. Réunissons tous nos moyens; concertons-nous pour toutes les opérations; et si nous sommes écrasés par le nombre, nous aurons au moins la gloire de faire une vigoureuse résistance. Allez, Monsieur, faites je vous prie battre la générale pour rassembler les femmes.

(*Le Baron sort.*)

SCÈNE IV.

LE COMTE. Sentinelles.

LE COMTE.

Quelle justesse! quelle précision dans les idées de ce jeune homme! Ma foi, je crois que je n'ai rien de mieux à faire que de lui laisser suivre l'impulsion de son génie. Je puis en toute sûreté lui abandonner la conduite du dehors; moi, je me renfermerai avec mon bataillon, dans la forteresse, d'où je pourrai arrêter l'ennemi par un feu soutenu, et donner du secours en cas de besoin.

(*On entend battre la générale, bientôt les femmes, les*

enfans, suivis de Mad. d'Alberstad, sa fille et ses domestiques paraissent sur le théâtre, dont ils font le tour. Batilde est appuyée sur le bras d'une femme-de-chambre; elle paraît se laisser conduire machinalement, et ne prendre aucune part à ce qui se passe autour d'elle. Les femmes, les enfans entrent dans la forteresse. Le Comte va au-devant de Mad. d'Alberstad.)

SCENE V.

Mad. D'ALBERSTAD. LE COMTE.

Mad. D'ALBERSTAD.

Ah! monsieur le Comte, quelle journée!

LE COMTE.

Calmez votre inquiétude, Madame; elle se terminera peut-être plus heureusement que nous n'oserions l'espérer. La Providence veille sur nous, et nous a envoyé un secours inespéré dans la personne d'un jeune officier plein de talens et de courage, qui a su enflammer le zèle de tous les habitans de Neurode, et en faire des soldats.

Mad. D'ALBERSTAD.

Vous connaissez sans doute, Monsieur, ce jeune homme, à qui vous accordez si libéralement votre confiance?

LE COMTE.

Non, Madame; il se nomme Verner, des affaires de famille l'ont conduit dans ce pays: voilà tout ce que j'en sais; mais il m'a déjà prouvé qu'il n'est pas novice dans l'art de la guerre, et je regarde le hazard qui l'a conduit parmi nous comme un bienfait du ciel.

Mad. D'ALBERSTAD, (*à part.*)

O patrie! dois-je te sacrifier mon ressentiment? Je n'aurais qu'un mot à dire.

LE COMTE.

Je conçois, Madame, que tout cet appareil guerrier vous cause quelque frayeur; c'est un mal inévitable. Mais il faut commencer par vous mettre en sûreté dans la forteresse.

Mad. d'Alberstad.

Et le château ne sera-t-il pas abandonné au pillage.

Le Comte.

Non, Madame, je viens d'y faire placer une garde imposante. D'ailleurs, nous avons de quoi occuper l'ennemi, avant qu'il puisse arriver jusque-là.

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENS. PETERS.

Peters, *entre en courant et s'adressant au Comte.*

M. le Comte! M. le Comte!

Mad. d'Alberstad.

Quoi! c'est toi, Péters, te voilà donc devenu soldat?

Peters.

Eh! pardine, Madame, il faut bien, nous le sommes tous.... Je viens vous dire, M. le Comte.

Le Comte.

Qu'est-ce qu'il y a?

Peters.

Ce grand hussard, vous savez bien?

Le Comte.

Eh bien! ce grand hussard?

Peters.

Il m'envoie vous dire comme ça, qu'on voit des..... des..... attendez, je ne m'en souviens pas bien........ ah! j'y suis, des tailleurs.

Le Comte.

Des tailleurs! des tirailleurs, tu veux dire?

Peters.

Ah! oui, c'est ça..... Ce que c'est que de n'avoir pas de mémoire.

Le Comte.

De quel côté?

Peters, *montrant la gauche.*

Par-là, sur la montagne.

LE COMTE.

Il suffit. Allons, Madame, nous n'avons point de tems à perdre.

(Il donne la main à Mad. d'Alberstad, et la conduit à la forteresse ; en s'en allant il dit à un officier :

Vous, Monsieur, faites avancer le bataillon.

PETERS.

Moi, je m'en vas à mon poste ; car il est terrible ce hussard-là. Il m'a dit reviens vite, ou morbleu !..... Ah ! il jure comme un possédé.

(Il s'en va en courant.)

(Le bataillon paraît, défile sur la scène et rentre dans la forteresse ; on en lève le pont.)

SCÈNE VII.

(Au même instant, on apperçoit le Baron avec une partie des gardes-chasse, des braconniers, des fraudeurs, qui se glissent mystérieusement sur un des côtés du ravin. Calper et le reste de ses gens se placent sur l'autre côté. Ils se mettent tous ventre à terre, leurs fusils auprès d'eux ; ies observent le plus grand silence. Les tirailleurs s'engagent dans le chemin creux : quand ils sont à la portée du fusil, le Baron et Calper se lèvent avec tout leur monde et font une décharge sur les autrichiens, dont une partie tombe le reste s'arrête. Aussitôt le Baron se place avec tout son monde derrière les haies qui bordent les jardins du village. Les autrichiens sortent du ravin et passent avec circonspection sur le théâtre. Calper, qui s'est caché avec son monde derrière les touffes de genêts, les laisse passer. Ils paraissent tenter une reconnaissance sur Neurode, et vont se livrer d'eux-mêmes au feu du Baron, qui fait sur eux une décharge à bout portant, et les met en déroute. Ils fuient, ils repassent devant Calper, dont ils essuient encore le feu, qui acheve de les détruire. Le petit nombre qui échappe se sauve en déroute. Le Baron, Calper, et leur monde sortent de leur embuscade et s'avancent sur la scene.)

CALPER.

Hé bien ! camarades, qu'en dites-vous ? Comment trouvez-vous ce jeu-là ?

PETERS.

Ah ! ah ! si c'est-là toute la guerre, c'est pas bien

difficile. On a cent fois plus de peine à prendre une taupe, qu'à tuer un autrichien.

LE BARON.

Ah ça, vous n'êtes pas tous armés encore?

PETERS.

Non. Ceux qui sont là-bas n'ont pas de fusils; c'est pourtant bien commode un fusil, ça vous couche un homme par terre tout de suite. Là, pan! il ne bouge plus.

LE BARON.

Eh bien! à présent nous pouvons en donner à tout notre monde.

PETERS.

Où sont-ils donc?

CALPER.

Et parbleu! vous en trouverez plus qu'il ne vous en faut, dans le ravin et sur le chemin.

PETERS.

Et pardine! c'est vrai ça, et qui sont tout chargés encore; car ils n'ont pas eu le temps de s'en servir. Allons, allons prendre des armes.

LE BARON.

Oui, mais revenez promptement. L'ennemi ne tardera pas à reparaître.

PETERS.

Eh bien! nous recommencerons.

(Tous les paysans sortent.)

SCÈNE VIII.

LE BARON. CALPER.

LE BARON.

Les voilà déjà aguerris.

CALPER.

Ce n'est-là qu'un rigaudon; mais quand ils verront la grande danse, ils ne seront pas si déterminés: n'importe, ça fait nombre.

LE BARON.

Voislberg ne tardera pas à savoir de quelle manière nous avons reçu ses gens.

CALPER.

Cela lui donnera une idée de notre politesse.

(*Les paysans rentrent; ils sont tous armés de sabres et de fusils.*)

LE BARON.

Allons, enfans, il faut partir; il faut aller au-devant du général autrichien.

(*Toute la troupe défile, et sort du côté de la forteresse.*)

SCENE IX.

BASTIEN, *seul*

(*Il entre sur le théâtre avec précaution; il regarde de tous côtés si on ne le voit pas. Puis il s'avance en tremblant sur le devant de la scène. Il pose à terre son fusil en disant :* Mais c'est lourd ça. *Il se tourne, se retourne, examine son sabre, et dit :* Comme ça me bat dans les jambes; je ne peux pas marcher avec ça. *On entend un coup de canon; il tressaille et dit :* Ah! mon Dieu! ah! mon Dieu! *Trois, quatre coups de canon se font entendre; il court de côté et d'autre et revient en disant :* C'est fini, il n'en réchappera pas un. Je suis bien heureux de n'être pas là. *On tire le canon de la forteresse. Il dit :* Ha! c'est fait de moi; me voilà entre deux feux. *La canonnade recommence, elle se prolonge; il tremble de tout son corps. On voit des paysans monter sur la montagne, et lancer dans le ravin des quartiers de roche. Aussitôt que Bastien apperçoit les paysans monter sur la montagne, il dit :* Ah! mon Dieu! les voilà! s'ils me voient je suis perdu. *Il s'enfuit et se cache dans les haies. Des autrichiens montent sur le revers du chemin. Le Baron et Calper accourent au secours de leurs gens, qui sont près d'être enveloppés; ils sont coupés : le Baron seul, avec une partie de son monde, parvient jusqu'à la forteresse. En ce moment, le bataillon prussien en sort, et vient au secours du Baron, qui fait face à l'ennemi. On se bat au sabre; on lance du côté des autrichiens quelques obus qui tombent sur la forteresse. Plusieurs des paysans se débandent, fuient; Calper les rallie, les ramène, et se mêle au combat. Les paysans fuient encore. Une partie des autrichiens les poursuivent, ce qui diminue leur nombre. Les prussiens combattent ce qui reste. Ce reste s'ébranle, recule; il est vigoureusement poussé par les prussiens jusque dans les coulisses. Enfin, les prussiens, le Baron et Calper reviennent vainqueurs.*)

SCENE X.

LES PRÉCÉDENS. Mad. D'ALBERSTAD. BATILDE. Femmes et Enfans.

(On apperçoit des flammes qui s'élèvent sur le derriere de la forteresse. Toutes les femmes et les enfans en sortent en foule. Mad. d'Alberstad parait sur la plate-forme, éplorée, au désespoir, elle s'écrie :

Ciel ! oh ciel ! ma fille !.... ma fille va périr : ma faiblesse trahit mon amour, je ne puis l'arracher aux flammes.

LE BARON.

C'est à moi seul qu'est réservé l'honneur de vous la rendre.

(Il s'élance dans la citadelle. On le voit traverser la platte-forme ; un moment après il reparait portant Batilde entre ses bras. Calper qui l'a suivi ramène aussi Mad. d'Alberstad.)

BATILDE *(se jetant dans les bras de sa mère.)*

Ma mère !...... ô ma mère ! Où sommes-nous ? Que signifie donc tout ce que je vois ?

Mad. D'ALBERSTAD.

Venez, venez ma fille, retournons au château.

BATILDE *(fixant le Baron, le reconnait ; et dit d'un air attendri)*

O ciel ! n'est-ce pas....?

Mad. D'ALBERSTAD *l'interrompant.*

Venez, ma chère enfant, vous avez besoin de vous remettre de la terrible commotion que vous venez d'éprouver. *(Elle l'entraîne).*

Batilde en s'en allant, se retourne du côté du Baron, pose sa main sur son cœur, et la lui tend, d'un air qui semble dire, vous y régnez toujours. Les dames sortent.

CALPER.

Elle vous pardonnera.

LE BARON.

Je ne l'espère plus.

SCÈNE XI.

LES PRÉCÉDENS, *à l'exception de* Mad. *d'Albers-tad et Batilde.*

LE BARON.

La déroute des autrichiens est complette, mais leur armée n'est pas détruite, il n'est pas douteux que Voisllberg ne rassemble ses troupes, et ne vienne nous attaquer de nouveau : ne pensez-vous pas M. le comte qu'il serait à propos d'informer le roi (qui est campé sur les bords de la Neisse), de ce qui vient de se passer, et de le prier de nous envoyer du secours.

LE COMTE.

Après la valeur, la prudence, et les talens que vous avez montré dans cette journée, Monsieur, je dois m'en rapporter entièrement à vous. Il est bien certain que nous ne sommes pas en état de soutenir une seconde attaque. Nous n'avons pas laissé que de perdre bien du monde; nos munitions sont épuisées. Donnez donc tous les ordres que vous jugerez convenables, je ratifie d'avance tout ce que vous ferez. J'ai quelques ordres à donner, je vous laisse.

SCÈNE XII.

LE BARON. CALPER.

CALPER.

Je suis tout prêt, morbleu ! un bon cheval, un tems de galop, et je suis auprès du roi. Ce n'est pas la première fois que je lui ai parlé.

LE BARON.

Je connais ton affection : je sais comment tu lui parleras de moi; mais rappèle-lui que le vainqueur de Neurode, est ce même page qu'il aimait autrefos; que depuis il a condamné à la mort; qui ne lui demande pas la vie; mais qu'il le supplie de lui rendre l'honneur.

CALPER.

Ventrebleu! si ce n'est pas un tigre, il vous rendra l'un et l'autre.

(Il sort en accourant).

En ce moment la forteresse s'écroule; tout le monde se retire. La toile tombe.

Fin du deuxième acte.

ACTE III.

(Le théâtre représente un vaste salon. On voit des banquettes des deux côtés ; sur un des côtés, est une table avec du papier, des plumes et de l'encre. Sur la gauche, est un fauteuil en avant de la scène. Au second plan, à droite, est censé être une porte qui communique aux appartemens du chateau).

SCENE PREMIERE.

LE BARON. *Plusieurs officiers et soldats.*

LE BARON *assis auprès de la table, écrit ; puis il dit à un officier :*

Vous voudrez bien, Monsieur, remettre cette note à M. le Colonel, et faire placer des sentinelles à toutes les aveuues du château. Je pense qu'il est à propos aussi de changer le mot d'ordre, nous avons des fuyards, ils pourraient nous trahir.

L'OFFICIER

Vous avez raison.

(*Le Baron lui parle à l'oreille.*)

L'OFFICIER.

Cela suffit.

(*Il donne le mot d'ordre à tous les militaires qui sont sur la scène ; place des sentinelles à la porte principale du fond. Il sort ; les autres militaires le suivent*).

SCENE II.

LE BARON. BATILDE.

BATILDE *entre par la porte qui est censée communiquer aux appartemens. Elle est vêtue et coifée avec un peu plus de soin qu'aux deux premiers actes. Elle s'avance avec précaution, reconnaît le Baron, et lui dit :*

C'est vous, Charles ; je vous cherchais.

LE BARON.

Vous me cherchez ! adorable Batilde, quoi ! suis-je assez heureux encore....

BATILDE.

Ne m'interrompez pas.... Oui, je vous cherche. Je me suis dérobée à ma mère, pour vous voir encore une fois, et vous dire un dernier adieu....

LE BARON.

Ciel ! qu'entends-je ! c'est donc mon arrêt de mort que vous avez voulu me prononcer vous-même ?

BATILDE

Non, trop malheureux Charles, non ; l'infortunée Batilde ressent et partage toutes vos douleurs. Mais vous venez de me rendre à la vie, vous avez exposé la vôtre pour sauver la mienne, je vous dois de la reconnaissance, et je n'ai pas voulu vous laisser croire, qu'un cœur que vous avez jugé digne du vôtre, soit susceptible d'ingratitude.

LE BARON.

Chère Batilde, eh ! qui pourrait vous en soupçonner ? Pendant mon malheureux exil, votre image n'a pas cessé un instant d'occuper ma pensée, et je me plaisais à croire que vous-même....

BATILDE *l'interrompant.*

Ne me rappelez pas ce tems où j'ignorais la vie. (*avec naïveté*) Non je ne pensais pas à vous. Je ne pensais à rien. Je n'existais plus. (*Avec attendrissement*) Tous les malheurs dont je me suis trouvée subittement accablée, avaient altéré ma raison. Des maux plus grands me l'on rendue : J'ai vu ma mère prête à périr ; je me suis vue moi-même environnée de flammes. (*avec une sorte d'étonnement*) Une révolution subite, inattendue, terrible, s'est faite en moi. Cette violente secousse m'a rendue tout-à-coup à mon état naturel. J'ai voulu vous remercier du service que vous m'avez rendu, et je vous quitte pour jamais

LE BARON.

Quoi, Batilde ! vous pouvez vous résoudre à cette séparation cruelle ?

BATILDE.

Ah! Charles! vous avez tué mon frère!

LE BARON.

Hélas! vous avez été témoin de ce funeste évènement, vous savez tous les efforts que j'ai faits pour le garantir de sa propre fureur, et que lui-même....

BATILDE.

n'importe, il a reçu la mort de votre main, et je ne peux plus être à vous.... (*Elle s'échappe en poussant un profond soupir, et essuyant ses larmes.*

SCENE III.

LE BARON, *et ensuite un Officier.*

Je ne lui aurai donc sauvé la vie, elle n'aura recouvré sa raison, que pour mieux sentir le poids de ses malheurs! (*Un officier entre sur la scéne*).

L'OFFICIER.

Monsieur, on commence à appercevoir la garde du roi sur les hauteurs; il vient en personne.

LE BARON.

Allons, Monsieur, je vais faire mettre notre petite troupe sous les armes. Vous demerez ici; il convient qu'il y reste toujours un officier pour la sûreté de ces dames.

(*Il sort.*)

SCÈNE IV.

L'OFFICIER, *seul.*

Quelle activité! quel courage! De ma vie, je n'ai rien vu de semblable. Il a fait, à lui seul, plus que vingt hommes n'auraient pu faire. (*On entend battre aux champs.*) Voilà le Roi.

SCENE V.

LE ROI. LE COMTE DE VERMEISTED. Suite du Roi.

(*Le Roi paraît environné de ses gardes et des pages; Calper est à ses côtés; le comte de Vermeisted le suit.*)

LE ROI *à Calper.*

Tout ce que tu viens de me dire est-il bien vrai ?

CALPER.

Est-ce à votre majesté ; Sire, que je voudrais en imposer ? Non, que la foudre m'écrase, si je ne vous ai pas raconté les choses comme elles se sont passées. Votre majesté me connaît ; elle sait que je suis homme d'honneur, incapable de faire un mensonge.

LE ROI.

Je le crois ; mais ton amour pour ton Baron pourrait bien te faire voir les objets doubles.

CALPER.

Je l'aime plus que ma vie ; mais pour lui, ni pour vous, Sire, je ne trahirairais pas ma conscience. Au reste, demandez à M. le Colonel...., à tout le monde... Faites mieux, Sire ; voyez et jugez-en par vous-même.

LE ROI.

Oui, c'est ainsi que j'aime à juger : va-t-en guider les fourageurs. (*Calper sort. Au comte de Vermeisted.*) Je vous avoue, M. le Colonel, que le récit que cet homme vient de me faire me paraît incroyable.

LE COMTE.

Sire, quelque chose qu'il ait pu dire à votre majesté, j'ose l'assurer qu'il doit être encore au-dessous de la vérité.

LE ROI.

Il a donc fait des choses bien extraordinaires ?

LE COMTE.

Si extraordinaires, Sire, que moi-même, qui en ai été témoin, j'ai peine à me persuader que tout ce que j'ai vu n'est pas un songe.

LE ROI.

Et savez-vous quel est cet homme singulier... ?

LE COMTE.

Sire, je l'ai vu aujourd'hui pour la première fois.

LE ROI.

C'est le baron de Streleim.

LE COMTE.

Lui ! le baron de Streleim !

LE ROI.

Lui-même.

LE COMTE.

Ah ! Sire, quel dommage!

LE ROI.

Enfin, vous en êtes content.

LE COMTE.

Sans lui, Sire, nous étions tous perdus. Il était à la fois général, ingénieur, canonnier. Aussi je n'ai pas balancé à lui donner carte blanche, et le laisser maître absolu de toutes ses opérations.

LE ROI.

Vous avez bien fait, Monsieur ; je vous sais bon gré de cette noble déférence : c'est ainsi qu'on sert sa patrie; c'est ainsi qu'on est vraîment digne de commander. Souvent une basse jalousie et la rivalité des chefs perdent les meilleures affaires. L'homme de génie qui sait à propos céder ses droits et partager son pouvoir, a le double avantage de réussir et de ménager le sang des hommes.... Le voici...

SCÈNE VI.

Les Précédens. LE BARON.

(*Le Baron entre précipitamment, et se jette aux pieds du Roi.*)

LE ROI.

Levez-vous, Monsieur.

LE BARON.

Mon pardon, Sire.

LE ROI.

Il ne s'agit pas de cela ; levez-vous, vous dis-je. Je ne connais point le pays ; j'amène dix mille hommes, prenez-les, et servez-vous en pour ma gloire et pour la vôtre. (*Le Baron sort.*)

SCÈNE VII.

LE ROI. LE COMTE DE VERMEISTED. Suite du Roi.

LE COMTE.

Avec un tel secours, nous serons en état de tenir tête à Voislberg. Mais je vous avoue, Sire, que je n'espérais pas sitôt avoir l'honneur de voir votre majesté.

LE ROI.

Je n'y comptais pas non plus. Rangé en bataille au débouché des montagnes, où j'attendais Voislberg, j'entends une canonade dont la prolongation me fait juger que les Autrichiens ont fait quelque faute majeure dont vous avez su tirer avantage. Impatient de profiter des circonstances, je prends vingt escadrons, j'ordonne à chaque cavalier de monter un fantassin en croupe, et j'avance moi-même à la tête du détachement. Je n'étais plus qu'à une lieue de Neurode, lorsque j'ai rencontré le hussard. Il saute à terre, et commence le récit des exploits de son cher baron. Je le fais remonter à cheval, et au grand trot, nous arrivons.

LE COMTE.

Tout concourt à nous favoriser, et la présence de votre majesté portant dans tous les cœurs l'enthousiasme de la gloire, déterminera sûrement la victoire en notre faveur.

LE ROI.

Je l'espère.... On m'a dit que Mme. d'Alberstad avait acheté ce château et qu'elle y fait sa résidence. Faites-moi, je vous prie, M. le Colonel, le plaisir d'aller lui dire que je voudrais lui parler.

(*Le Colonel sort par le côté qui conduit à l'appartement des Dames.*)

SCENE VIII.

LE ROI, et sa Suite.

LE ROI.

Si Voislberg s'obstine à lutter contre nous, il lui en coûtera cher, et cette journée sera chaude.

(*Le comte rentre avec Madame d'Alberstad à qui il donne main.*)

LE ROI, *au Comte.*

Allez, M. le Colonel, allez prendre votre part des lauriers que nous allons cueillir.

Le Comte sort.

SCENE IX.

LE ROI. Mme. D'ALBERSTAD.

Mme. D'ALBERSTAD.

Sire, je me rends à vos ordres.

LE ROI.

J'apprends, Madame, que nous sommes chez vous ; je vous ai fait prier de me procurer l'avantage de vous voir. Je ne donne point d'ordre aux dames.

Mme. D'ALBERSTAD.

Il n'en est pas une, Sire, qui ne s'estimât heureuse d'en recevoir de votre ma esté, si toutes la respectent et la chérissent autant que je le fais.

LE ROI.

Vous êtes bien courageuse, Madame, d'habiter cette campagne dans un moment où la guerre y exerce ses ravages.

Mme. D'ALBERSTAD.

Sire, je n'ai plus d'autre habitation.

LE ROI.

Vous avez donc totalement renoncé au monde ?

Mad. D'ALBERSTAD.

Sire, mes malheurs m'en ont chassée.

LE ROI.

C'est une mauvaise combinaison, de s'enterrer ainsi toute vivante ; on oublie le malheur, le tems en affaiblit le souvenir ; on regrette alors d'avoir embrassé des partis extrêmes, dont une mauvaise honte empêche de se départir.

Mad. D'ALBERSTAD.

Il est des malheurs, Sire, qui ne s'oublie jamais ; et les miens....

LE ROI.

Brisons-là, Madame, mon intention n'est point de

rappeler des souvenirs que je voudrais pouvoir effacer de votre mémoire..... Mademoiselle votre fille est avec vous ?

Mad. D'ALBERSTAD.

Oui, Sire.

LE ROI.

Je serais bien aise de la voir.... Mais on vient : on m'apporte sans doute des nouvelles de l'armée.... Rentrez, Madame, nous nous verrons après cette conférence.

(*Elle rentre. Un officier paraît.*)

SCENE X.

LE ROI. UN OFFICIER. Suite.

LE ROI.

Eh bien ! tout est-il prêt pour l'attaque ?

L'OFFICIER.

Oui, Sire, M. le Baron a fait placer ses troupes sur les deux côtés du ravin, où les autrichiens se sont réunis pour garder leurs bagages. Seize pièces d'artillerie sont pointés sur eux. Ils sont cernés de tous côtés, et ne peuvent faire qu'une résistance inutile.

(*On entend une marche ; bientôt après le baron paraît accompagné du comte de Voislberg ; une garde les accompagne*).

SCENE XI.

LE ROI. LE BARON. Le Comte DE VOISLBERG. Officiers. Soldats.

Sire, j'ai l'honneur de présenter à Votre Majesté M. le Comte de Voislberg, qui demande à capituler.

LE ROI (*au Comte de Voislberg.*)

Voici, Monsieur, mes conditions, et je ne vous donne qu'une heure pour les remplir. « Votre armée mettra bas les armes, et se rendra prisonnière de guerre. Vous retournerez a Vienne sur votre parole. » Cela vous convient-il ?

VOISLBERG.

Mais, Sire....

LE ROI.

Cela vous convient-il ?

VOISLBERG.

De grâce.....

LE ROI.

Oui, ou non.

VOISLBERG.

Permettez, du moins..... ?

LE ROI (*se tournant vers le Baron.*)

Monsieur, remettez le Comte où vous l'avez pris, et attaquez à l'instant.

VOISLBERG.

Sire, je me rends.

LE ROI.

Dressez les articles.

Un officier se place a la table, écrit ; le roi dicte :

L'armée mettra bas les armes, et se rendra prisonnière de guerre.

L'OFFICIER.

Prisonnière de guerre.

LE ROI.

M. le Comte retournera à Vienne sur sa parole.

L'OFFICIER.

Sur sa parole.

LE ROI, *au Comte.*

Signez, Monsieur.

(*Voislberg s'approche de la table, et signe*).

LE ROI, *au Baron.*

Allez, Monsieur, faire exécuter la capitulation.

(*Le Baron et Voislberg sortent avec la même garde qui les a accompagnés.*)

LE ROI.

Voilà comme j'aime à terminer les affaires. (*A un officier.*) Faites entrer Mad. d'Alberstad.

(*Le Roi se promène, et paraît occupé de ses réflexions.*)

SCENE XII.

LE ROI. Mad. D'ALBERSTAD. BATILDE. Suite.

LE ROI, *à Mad. d'Alberstad.*

Eh bien! Madame, nous venons de signer une capitulation.

Mad. D'ALBERSTAD.

Et sans doute à votre avantage, Sire? Par-tout les armes de Votre Majesté sont victorieuses.

LE ROI.

Oui, quand elles sont bien dirigées; mais il faut avouer que nous avons joué d'un grand bonheur aujourd'hui Je voudrais que vous pussiez prendre part à la satisfaction générale, et donner quelque trêve à vos chagrins.

Mad. D'ALBERSTAD.

Ah! Sire!

LE ROI.

Est-ce que vous comptez ensevelir toujours cette belle enfant dans cette retraite?

Mad. D'ALBERSTAD.

Sire, ma fille n'a plus rien à prétendre dans le monde.

LE ROI.

Pourquoi cela, Madame? Avec cette figure, ces grâces, et les qualités dont je sais que Mademoiselle est douée, on peut prétendre à tout. Dites-moi, Mademoiselle, refuseriez-vous un mari de ma main?

Mad. D'ALBERSTAD (*vivement.*)

De grâce! Sire.....

LE ROI (*l'interrompant*).

Permettez, Madame; c'est Mademoiselle que j'interroge, souffrez qu'elle me réponde. Je vous demande si vous refuseriez un époux de ma main.

BATILDE (*d'un air embarrassé.*)

Je sais, Sire, tout ce que je dois de respect et d'obéissance à Votre Majesté; mais je la supplierais de ne pas me contraindre.

LE ROI.

Vous contraindre! Je n'ai ni le droit, ni la volonté de tyranniser les cœurs. Mais il est à ma cour plusieurs jeunes gens de mérite, et je pourrais vous en proposer un tel.....

BATILDE (*vivement*).

Ah! que! qu'il fût.....

LE ROI.

Vous le refuseriez?

BATILDE (*avec timidité.*)

Pardon, Sire..... Oui, je le refuserais.

LE ROI.

J'aime cette franchise; mais on ne refuse pas un époux offert par un roi, sans de fortes raisons......... Auriez-vous fait un choix?

BATILDE *pour toute réponse, essuye ses larmes.*

LE ROI.

Vous ne répondez pas et vous pleurez! c'est m'en dire assez.

Mad. D'ALBERSTAD.

Croyez, Sire, que les larmes de ma fille ont une autre cause que celle que votre majesté pourrait soupçonner.

LE ROI.

Je ne soupçonne rien, Madame, au désavantage de Mademoiselle.

Mad. D'ALBERSTAD.

A peine rendue à elle-même, à peine sortie d'un état de démence, où nos cruels malheurs l'avaient plongée, n'ayant jamais eu l'honneur de paraître devant votre majesté, est-il surprenant que l'embarras, la crainte et le sentiment de sa faiblesse, lui arrachent des larmes

LE ROI.

Ne vous tourmentez pas, Madame, pour me donner des explications que je ne vous demande pas. Je n'ai d'autre intention que de vous offrir des consolations, et je voudrais que vous m'indiquassiez vous-même, les moyens de vous en procurer.

Mad. D'ALBERSTAD.

Je sens, comme je le dois, Sire, tout le prix de l'intérêt dont vous m'honorez, mais les bontés de votre majesté, sa puissance, ne peuvent me rendre mon fils.

LE ROI.

Sans doute; mais votre fille doit-elle porter la peine d'un malheur que votre fils s'est attiré lui-même.

Mad. D'ALBERSTAD.

Il a cru l'honneur de sa sœur compromis, et dans un premier mouvement....

LE ROI.

En quoi, Madame, l'honneur de mademoiselle pouvait-il être compromis? N'aviez-vous pas autorisé la recherche du Baron? Sa famille n'y donnait-elle pas les mains? ne saviez-vous pas que moi-même j'approuvais cette union? Qui peut donc justifier le délire de votre fils? Ce n'est pas sur lui, Madame, que vous devez répendre des larmes, c'est sur les victimes de son imprudance. Une fille charmante, condamnée à passer ses jours dans une retraite obscure! Un jeune homme de la plus belle espérance, perdu, pour avoir opposé une défense légitime aux emportemens d'un furieux. Voilà, Madame, les objets sur lesquels doit s'exercer votre sensibilité....

(*On entend une marche; le Baron paraît accompagné du comte de Vermeisted et d'une suite. A l'aspect du Baron, Mad. d'Alberstad se trouble; Batilde est saisie. Frédéric prend une attitude sévère.*)

SCENE XIII.

LES PRÉCÉDENS. LE BARON. LE COMTE DE VERMEISTED. Suite.

LE ROI.

Tout est-il conclu.

LE BARON.

Oui, Sire.

(Il se fait un moment de silence; le Roi regarde le Baron avec un air sévère. Celui-ci paraît attendre respectueusement, mais avec fermeté, ce qu'il plaira au Roi d'ordonner de son sort. Après quelques instans de silence

LE ROI.

Le major Streleim a été justement condamné; j'ai ratifié l'arrêt; je ne lui pardonnerai point.

(Le Baron et Batilde font un mouvement; Mad. d'Alberstad reste calme; le comte de Vermeisted a l'air consterné; chacun exprime son étonnement. Le Roi, après avoir joui un moment de la stupeur générale, tend la main au Baron.)

LE ROI.

Approchez-vous, M. le comte d'Holbourg; la race des Streleim est éteinte, et celle des Holbourg commence; mais, que dis-je? après ce qu'a fait le comte aujourd'hui, elle est déja au rang des plus anciennes familles.

(Charles tombe aux pieds du Roi, qui le relève et lui dit :)

Tu as commandé dix mille hommes aujourd'hui, tu ne dois pas rétrograder; je te fais général-major.

(Charles se saisit de la main du Roi, et la baise affectueusement.)

LE ROI *au comte de Vermesteid.*

Vous, Monsieur, je vous donne le gouvernement du comté de Glatz, et souvenez-vous que c'est à votre modestie plus encore qu'à vos exploits militaires, que j'accorde cette récompense.

(Le Comte s'incline respectueusement.)

LE ROI *à Mad. d'Alberstad.*

Madame, Streleim a tué votre fils, qui l'avait attaqué. Le général Holbourg a sauvé votre fille; il l'aime, il en est aimé, il faut les unir, et que la cérémonie se fasse dans ce château, où tout est plein de sa gloire,

Mad. D'ALBERSTAD.

Eh quoi! sire, Votre Majesté voudrait-elle que je

donnasse à ma fille la main d'un homme qui l'a privé de son frère ?

LE ROI.

Vous lui donnerez celle de son libérateur.

Mad. D'ALBERSTAD.

Je supplie au moins votre Majesté d'observer que les convenances ne permettent pas. . . .

LE ROI.

Je le veux.

Mad. D'ALBERSTAD *présentant Batilde à Charles.*

Allons, ma fille, recevez l'époux que le Roi vous donne.

LE BARON.

Ah ! Madame, mon bonheur serait imparfait si la volonté du Roi se trouvait en opposition avec la vôtre.

Mad. D'ALBERSTAD.

On peut s'aveugler, Monsieur, dans sa propre cause; qu'il vous suffise de profiter de mon entière soumission aux ordres de sa majesté.

BATILDE, *se jettant dans les bras de sa mère*

Ah ! ma mère !

SCENE XIV.

LES PRÉCÉDENS. CALPER.

CALPER *accourt tout échauffé; il s'avance jusqu'auprès du Roi et lui dit :*

Eh ! bien, Sire, que faites-vous de mon Baron ?

LE ROI.

Il n'est plus de Baron pour toi.

CALPER, *s'arrachant les cheveux.*

Mille morts ! Sire, il faut que vous ayez le cœur bien dur.

(*On veut éloigner Calper; le Roi l'empêche et dit :*)

LE ROI.

Laissez le faire, je suis accoutumé à ses gentillesses.

CALPER *prenant le Baron à brasse corps.*

C'est égal, je mourrai avec vous.

LE ROI.

Je ne veux pas que tu meures ; je te donne (*montrant le baron*) le comte d'Holbourg pour te consoler.

CALPER.

Lui....! lui, comte d'Holbourg?

LE ROI.

Lui-même; et genéral-major. Souviens-toi que le baron de Streleim est mort, et que je te défends de jamais prononcer son nom.

CALPER *fait des démonstrations de joie; enfin, n'y pouvant plus tenir, il se jette aux pieds du Roi, prend le pan de son habit, le baise avec transport, et dit* :

Ma foi! Sire, votre majesté a une jolie façon de faire mourir les gens.

(*Quelques officiers paraissent s'amuser de cette scène et en rire sous cape. Le Roi leur dit :*)

LE ROI.

Messieurs, ce brave homme a fait les guerres de Flandre et d'Italie; il joint la sensibilité à la bravoure, et je voudrais avoir trente mille hommes comme lui.

CALPER *en se relevant.*

Et un luron comme vous pour les commander.

LE ROI *montrant Batilde.*

Il te reste à faire ton compliment à Mme. la comtesse d'Holbourg.

CALPER *transporté de joie, prend la main de Charles.*

Eh bien! M. le Ba.... Ah? je m'y tromperai plus d'une fois. (*S'adressant au Roi.*) Sire, vous avez encore des heureux à faire.

LE ROI.

Où sont-ils?

CALPER.

Ils sont là: c'est ma petite troupe qui brûle d'impatience de saluer votre majesté.

LE ROI.

C'est trop juste; fais-les entrer. Les braves défenseurs de Neurode! Je serai charmé de les voir.

(Les paysans entrent et viennent saluer le Roi.)

LE ROI *aux paysans.*

Je n'oublierai jamais, mes enfans, le service important que vous m'avez rendu, et j'exempte à perpétuité votre pays de toutes charges et impositions.

CALPER.

Ils se battent bien; mais ils dansent encore mieux. Ce sont les meilleurs danseurs de toute l'Allemagne, et puisque nous avons une nôce, si sa majesté veut le permettre....

LE ROI.

Volontiers.

(Le Roi se place dans un fauteuil, sur un des côtés du théâtre. Mad. d'Alberstad se met à côté de lui sur une banquette, et le comte de Vermeisted auprès d'elle. Charles, Batilde et Calper se placent de l'autre côté. Le ballet commence; il exprime des situations analogues à la fête. Sur la fin du ballet les jeunes filles apportent des guirlandes de fleurs, dont elles enlacent Batilde et Charles. Des jeunes garçons, d'un autre côté, apportent un espèce de dais en feuillage, qu'ils élèvent au-dessus de la tête du Roi. A la fin du ballet les acteurs se réunissent aux danseurs pour former un tableau général, et la toile tombe.

Fin du troisième et dernier acte.

